

Claude Piché

Université de Montréal

LA CRITIQUE ET SA MÉTAPHYSIQUE

Au départ, on pourrait être porté à croire que critique et métaphysique sont dans un rapport d'opposition chez Kant. Après tout, la *Critique de la raison pure* n'est-elle pas d'abord un procès en règle contre la métaphysique, cette pseudo-connaissance par simples concepts de la raison pure. Ce serait toutefois négliger le fait que Kant ne s'en prend pas tant à la métaphysique en général qu'à la métaphysique *dogmatique*, qui renonce à l'examen préalable de la faculté humaine de connaître. En somme, s'il doit y avoir opposition, celle-ci prend plutôt place entre criticisme et dogmatisme. Car pour le reste, dans le projet philosophique de Kant relatif à la raison spéculative, critique et métaphysique s'inscrivent dans une relation de continuité. Ainsi la première *Critique* est-elle une propédeutique au système de la métaphysique proprement dite, de la même manière que les *Prolégomènes* sont élaborés en vue d'une métaphysique future, pour autant que celle-ci puisse se présenter non comme un tissu d'illusions, mais comme une science.

Dans ce qui suit, j'aimerais me pencher sur les rapports qu'entretiennent critique et métaphysique, non pas, il est vrai, dans le sens évoqué à l'instant, c'est-à-dire en tant que deux étapes successives à l'intérieur du projet kantien, mais plutôt en tant que la métaphysique joue d'emblée un rôle dans la démarche de la *Critique de la raison pure*. Bien entendu, on songe aussitôt à ces passages où le moment métaphysique est explicitement mis en relief. Si la critique transcendentale vise à mettre au jour notre mode de connaissance des objets, en tant que celui-ci doit être possible *a priori*, il est tout à fait légitime dans un premier temps, et Kant ne se prive pas pour le faire, de dresser dans une perspective strictement «métaphysique» l'inventaire des représentations *a priori* qui sont présentes dans cette faculté de connaître. Aussi ce moment métaphysique préliminaire se retrouve-t-il tant dans l'Esthétique que dans la Logique transcendentales. Selon la terminologie de l'édition de 1787, ce moment a pour nom, dans le premier cas, «exposition métaphysique», par opposition à l'«exposition transcendentale», qui vient ensuite. La fonction qu'il remplit à l'égard de l'espace et du temps est définie comme suit:

«J'entends par *exposition (expositio)* la représentation distincte (quoique non exhaustive) de ce qui appartient à un concept; cette exposition est *métaphysique* lorsqu'elle contient ce qui présente le concept comme donné *a priori*¹.» Par ailleurs, on retrouve une préoccupation semblable dans la Logique transcendantale au moment où il s'agit de produire la liste complète des «concepts originaires» de l'entendement². Toujours dans les termes de la seconde édition, la «déduction métaphysique» se distingue de sa contrepartie transcendantale en ceci qu'elle se limite à montrer que les concepts purs (donc *a priori*) de l'entendement constituent une totalité systématique. On le voit, le moment métaphysique est explicitement intégré au projet critique, ce qui n'éveille aucun soupçon dans la mesure où, dans chaque cas, il reçoit rétrospectivement sa caution du volet transcendantal.

Toutefois, ce n'est pas cette dimension métaphysique avouée qui retiendra notre attention ici. Le rapport entre critique et métaphysique que je veux soulever est d'un autre ordre et pourrait bien, quant à lui, éveiller les soupçons. Plus précisément, j'aimerais me pencher sur cette métaphysique non-thématique qui est souterrainement à l'oeuvre dans la *Critique*, et qui supporte tout l'édifice. Cette détermination métaphysique affleure évidemment ici et là à la surface du texte, mais Kant, qui a déjà fort à faire à retracer les conditions de possibilité de toute connaissance, ne prend pas la peine d'en traiter expressément, encore moins de la justifier. Il se contente de la présupposer en arrière-plan, et ce, bien que cette assomption s'avère lourde de conséquences. Qu'en est-il de cette dimension métaphysique? En vérité, elle est reliée au fait que la raison, qui est à la fois instigatrice et objet de la critique, est comprise comme une faculté (*Vermögen*). En cela, Kant n'innove certes en rien. Depuis longtemps déjà, la psychologie décrivait les diverses fonctions de l'esprit en termes de facultés. Mais il faut noter que la manière dont Kant réinterprète cet héritage donne une impulsion déterminante à l'ensemble du projet critique. La raison, comme toute faculté, demande en effet à être exercée; elle doit dès lors connaître un développement, lequel est commandé par une fin. Or, cette finalité est régie par ce que Kant appelle la «nature». En ce sens, il faut considérer la raison comme un produit

¹ Kant, *Critique de la raison pure* A 23/B 38; tr. in Emmanuel Kant, *Oeuvres philosophiques*, Tome I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1980, p. 785. Ici comme par la suite, je me réserve le droit de modifier au besoin les traductions.

² Kant, *Critique de la raison pure* A 2; tr., p. 761.

de la nature, ou plus précisément, comme une «disposition naturelle» (*Naturanlage*). Ici le mot «nature» ne doit pas être compris comme ce dont la *Critique* dégage les conditions de possibilité, mais plutôt comme cette nature qui prédétermine la raison critique elle-même. La nature en question ici imprègne un *télos* à ses produits, elle est principe de finalité et pour cette raison il faut la comprendre, comme l'avouera Kant lui-même dans le texte *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, comme «Providence³». Il s'agit donc bien d'une instance transcendante, métaphysique pour ainsi dire, puisqu'elle rend possible l'exercice de la raison elle-même. Avec cette téléologie de la raison comme faculté, nous nous situons par conséquent au niveau d'une métaphysique de la critique.

Or, deux questions surgissent d'emblée. La première est la suivante: jusqu'à quel point la Nature-Providence prédétermine-t-elle la raison dans son exercice? La seconde: comment justifier la présence d'une telle métaphysique à la base d'une entreprise qui vise précisément à faire le procès de toute métaphysique dogmatique? Cette dernière question est d'une vaste portée et nous ne serons pas en mesure de l'aborder ici, sinon peut-être en conclusion, en nous limitant à donner quelques indications. Par contre, retiendra notre attention la première question relative à l'orientation ou au *télos* que la Providence veut imprégner à la raison. Nous allons donc tenter ici de pousser plus loin cette interrogation relative à la métaphysique sous-jacente à la *Critique*. À ce sujet, on remarquera que Kant se sert d'une terminologie empruntée à la biologie pour exprimer la dimension téléologique inscrite dans la raison comme produit de la nature. Ainsi en est-il, par exemple, du mot «disposition» (*Anlage*), qui traduit, comme on vient de le voir, la finalité inhérente à la raison. Or, pour les fins de mon exposé, je vais privilégier une métaphore biologique qui intervient à un moment crucial de l'Analytique transcendantale, celle de l'*épigénèse*⁴, car celle-ci possède une valeur paradigmatique pour l'ensemble de l'entreprise.

³ *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, Proposition IX, AK VIII, 30; tr. in Emmanuel Kant, *Oeuvres philosophiques*, Tome II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1985, p. 204. Voir également *Critique de la raison pure* A 743-744/B 771-772, tr., p. 1320; *Prolégomènes*, §57, AK IV, 353, tr. in *Oeuvres philosophiques* II, p. 137; *Reflexion* 5073, AK XVIII, 79-80.

⁴ Dans les études kantienne, ce thème a évidemment déjà attiré l'attention des commentateurs. Voir J. Wubnig, "The Epigenesis of Pure Reason. A Note on the *Critique of Pure Reason*, B, sec. 27, 165-168," *Kant-Studien* 60 (1969), p. 147-152. A. C. Genova, "Kant's Epigenesis of Pure Reason," *Kant-Studien* 65 (1974), p. 259-273. Hans Werner

Kant introduit cette métaphore pour expliciter la solution qu'il apporte au délicat problème de l'origine des concepts purs de l'entendement. Le problème est délicat s'il est vrai que la façon particulière dont les catégories sont inscrites dans la faculté de connaître prédétermine dans une large mesure la marge d'autonomie qui est concédée au sujet connaissant.

Dans ce qui suit, nous allons procéder à une remontée historique dans les oeuvres de Kant. En premier lieu, il s'agira d'examiner les diverses options évoquées au §27 de la *Critique* en vue de montrer en quoi la solution kantienne, illustrée par l'épigenèse, s'avère supérieure aux autres. En second lieu, nous aborderons les anticipations de cet usage métaphorique de l'épigenèse dans le contexte de la *Dissertation* de 1770. Puis, en troisième lieu, nous retracerons dans l'*Unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu*, rédigé en 1762, les motifs invoqués par Kant pour adopter le modèle de l'épigenèse en biologie. À cette occasion, nous serons en mesure de voir que les raisons du choix de ce modèle ne sont pas étrangères à ses options métaphysiques les plus profondes. Il nous sera ainsi possible de revenir pour finir sur la façon dont Kant réussit à tirer profit de ce modèle de génération du vivant pour la philosophie transcendantale, du moins à titre de métaphore. En d'autres mots, nous serons en mesure, à l'issue de notre démarche, d'évaluer jusqu'à quel point la finalité propre à la conception kantienne de la raison est solidaire de la Révolution copernicienne qui s'y joue.

1 - Examen du §27 de la Déduction transcendantale de 1787

La métaphore de l'épigenèse apparaît à une étape fort importante de la *Critique*. Elle intervient en effet au §27 de la Déduction transcendantale intitulé «Résultat de cette déduction des concepts de l'entendement». Or, dans ce passage de la seconde édition, Kant ne se contente pas de tirer les conclusions de sa démarche. Il attire l'attention sur un enjeu qui n'était pas présent dans la première version: l'innéisme. Et c'est dans ce contexte qu'est introduite la métaphore biologique de l'épigenèse. En fait, pour mieux cerner sa position, Kant fait jouer trois métaphores empruntées à la biologie. Au modèle de l'épigenèse, il confronte ceux de la

Ingensiep, "Die biologischen Analogien und die erkenntnistheoretischen Alternativen in Kants Kritik der reinen Vernunft B § 27," *Kant-Studien* 85 (1994), p. 381-393. Timothy Lenoir, "Kant, Blumenbach, and Vital Materialism in German Biology," *Isis* 71 (1980), p. 77-108.

«génération équivoque» et de la «préformation». Le recours à ces métaphores vise à exprimer le plus clairement possible la réponse apportée par Kant à la question inaugurale de la déduction, réitérée en fin de parcours⁵: en regard du problème de l'accord nécessaire entre l'expérience et les concepts, il s'agit de savoir laquelle des deux alternatives suivantes s'applique: «ou bien l'expérience rend possibles ces concepts, ou ces concepts rendent possible l'expérience⁶». Bien sûr, c'est la seconde possibilité qui doit être retenue. Comme les concepts en question sont des concepts *a priori*, il est exclu d'emblée qu'ils puissent être tirés de l'expérience, car alors ils ne seraient que des concepts empiriques. Il y a manifestement quelque chose de paradoxal à vouloir obtenir des représentations pures à partir de données empiriques, un paradoxe semblable à celui qu'entraîne la théorie biologique de la *generatio aequivoca*, en vertu de laquelle la vie pourrait naître spontanément de la matière inerte. Voilà pour la première métaphore, aussitôt écartée au profit de l'épigenèse. Celle-ci illustre la manière dont l'esprit entre en possession de ses concepts *a priori*, et conformément à des modalités qu'il nous faudra cerner de plus près. En effet, l'origine pure des concepts de l'entendement peut donner lieu à diverses interprétations et c'est pour caractériser une de ces interprétations, qu'il refuse dès l'abord, que Kant fait appel à une troisième métaphore biologique: la préformation.

Mais avant d'aborder les enjeux reliés à l'opposition entre épigenèse et préformation, il y a lieu de se demander si le recours à des métaphores biologiques dans la seconde édition représente quelque chose d'entièrement nouveau en ce qui a trait à la question de l'origine pure des catégories de l'entendement. À cette question, il faut répondre par la négative. Ce type de métaphore avait déjà été introduit dans l'édition de 1781 de la *Critique*. Je songe en particulier à ce passage du début de l'Analytique des concepts où ceux-ci sont présentés, à titre de concepts *a priori*, à l'aide de termes empruntés à la biologie: les concepts de l'entendement se fonderaient sur des «germes» et des «dispositions». Ainsi, avant même d'entamer la déduction métaphysique, Kant affirme dès le départ que toutes les catégories ont été disposées, en un sens qu'il nous appartiendra de définir, dans la faculté de connaître. Ces «germes» et «dispositions» présents au sein de l'entendement renvoient implicitement à un développement, donc à une finalité, dont les

⁵ *Critique de la raison pure* A 92/B 125; tr., p. 847-848.

⁶ *Critique de la raison pure* B 166; tr., p. 877.

contours se trouvent à peine esquissés par l'usage des mots en question ici. Afin de saisir plus à fond ce qu'il en est de cette finalité, le lecteur n'a d'autre choix que de «faire travailler» la métaphore, en se référant, entre autres, à la théorie de l'épigenèse introduite dans la seconde édition. À ce titre, l'introduction à l'Analytique des concepts n'énonce en effet qu'un programme général.

Nous poursuivons..., dans l'entendement humain, les concepts purs jusqu'en leurs premiers *germes* et *dispositions*, où ils se trouvent préparés, jusqu'à ce qu'enfin à l'occasion de l'expérience ils soient développés et présentés par ce même entendement en leur pureté, affranchis des conditions empiriques qui leur sont inhérentes⁷.

Dans cet extrait, Kant met déjà l'accent -- quoique de façon très sommaire -- sur le «développement» que doivent connaître ces dispositions internes à l'entendement qui conduisent aux concepts intellectuels purs. Or, l'allure de ce développement dépend de la manière dont on comprend les mots «à l'occasion de l'expérience». Et c'est précisément sur les modalités de ce développement que Kant revient au §27, c'est-à-dire au moment où, à l'issue de la déduction, il a parfaitement éclairci le rôle des catégories à titre de conditions de possibilité de l'expérience.

Après avoir écarté au départ la *generatio aequivoca*, c'est-à-dire l'origine empirique des catégories (et ici Kant pense très certainement à Locke), il confronte sa propre explication, qui consiste en «une sorte de système de l'épigenèse de la raison pure», à la thèse rivale, c'est-à-dire «une sorte de système de la préformation de la raison pure». On le perçoit d'emblée, le parallèle est rigoureux: 1- les mots «une sorte de» marquent bien dans chaque cas le caractère métaphorique de ce recours, 2- l'objet sur lequel porte l'explication est la «raison pure» elle-même, avec ses concepts *a priori*, 3- la référence au «système» indique que dans chacun des deux cas, l'explication de la genèse des *a priori* doit être englobante, et exclusive de toute autre théorie. Dans l'extrait qui suit, tiré du §27 de la déduction, Kant présente d'abord sa position, puis celle, intenable, de l'empirisme, avant de passer à celle du préformationnisme qui table sur le fait que la loi de la causalité avec toutes ses modalités d'application a été «implantée» dans l'esprit humain par le créateur. A ceci, Kant oppose la conception selon laquelle les concepts

⁷ *Critique de la raison pure* A 66/B 91; tr., p. 823-824, souligné par nous. Voir à propos des rapports entre système et organisme dans la première *Critique*, Bernd Dörflinger, "The Underlying Teleology of the First Critique", dans H. Robinson (ed.), *Proceedings of the Eighth International Kant Congress* (1995), Volume I, Part 2, Milwaukee, Marquette University Press, 1995, p. 813-826.

et les principes *a priori* sont pensés par l'entendement lui-même. Il faut donc prêter attention ici à la manière dont les concepts de «cause» et d'«effet» entrent en jeu dans le système de la préformation:

Si quelqu'un voulait encore proposer une voie intermédiaire entre les deux seules qui ont été indiquées, en disant que les catégories ne sont ni des premiers principes *a priori* de notre connaissance, *pensés par nous-mêmes* [*selbstgedacht*], ni des principes tirés de l'expérience, mais des dispositions [*Anlagen*] subjectives à penser, implantées en nous en même temps que notre existence, qui ont été arrangées de telle sorte par le créateur que leur usage concorde exactement avec les lois de la nature, selon lesquelles se déroule l'expérience (une sorte de *système de préformation* de la raison pure): ce qui serait décisif contre le chemin intermédiaire en question ..., c'est qu'en pareil cas il manquerait aux catégories la *nécessité* qui appartient essentiellement à leur concept. En effet, le concept de cause, par exemple, qui exprime la nécessité d'une conséquence sous une condition présupposée, serait faux, s'il ne reposait que sur une nécessité subjective, arbitraire et implantée, de lier certaines représentations empiriques suivant une telle règle de relation⁸.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce passage, c'est le recours par Kant au mot «implanté» pour expliquer le préformationnisme. En effet, le terme revient à deux reprises: non seulement les lois de l'entendement ont-elles été implantées dans l'esprit par le créateur, mais leur utilisation semble être elle-même régie de l'extérieur par cet être transcendant. Le texte ne précise-t-il pas que la nécessité elle-même du lien causal est «implantée». Ce n'est donc pas un hasard si plus loin dans le texte on apprend que cette nécessité subjective est perçue par l'intermédiaire d'un «sentiment». L'enchaînement des représentations à l'intérieur de la conscience, selon le rapport de causalité en l'occurrence, est en quelque sorte enregistré passivement par le sujet pensant, lequel perçoit la liaison comme une contrainte signalée par un sentiment. Ainsi, le préformationnisme, parce qu'il préside jusque dans le menu détail au déploiement des dispositions et à l'exercice des facultés, élimine toute dimension de créativité, de production et d'initiative de la part de l'individu. Ce qui fait contraste avec la marge de manoeuvre (illustrée par l'épigenèse) laissée à un entendement qui doit penser par lui-même ses concepts et ses principes et se met ainsi en situation, par-delà toute forme de parallélisme entre le monde et la conscience, d'imposer à la nature sa propre loi.

À l'évidence, ce passage du §27 ne fournit pas à lui seul tous les éléments qui sont requis pour bien comprendre le sens de la métaphore de l'épigenèse chez Kant. Nous venons de voir

⁸ *Critique de la raison pure* B 167-168; tr., p. 877-878, souligné par Kant.

que la théorie de la préformation comporte une double forme d'innéisme: a) le caractère inné de la loi causale au niveau des dispositions originaires de l'esprit, b) le caractère inné du lien nécessaire dans chacune des applications de la loi. Mais que dire des dispositions finales qui sont à l'origine des catégories selon la métaphore de l'épigenèse? Ne coïncident-elles pas avec le premier niveau d'innéisme dans la théorie de la préformation? Si les catégories procèdent de dispositions originaires avant d'être actualisées par l'entendement, doit-on en conclure qu'elles sont innées? Et si tel n'est pas le cas, doivent-elles pour autant être considérées comme acquises? À cet égard, le texte du §27 est encore insuffisant et nous devons différer la réponse. Peut-être commencerons-nous à y voir plus clair si nous parvenons à découvrir quelle thèse philosophique précise est visée par le recours métaphorique au préformationnisme.

Il est certain que l'allusion, au §27, à une théorie innéiste forte, telle qu'impliquée par la préformation, n'est pas le fruit d'un hasard. En fait, cette position ne représentait pas un enjeu de toute première urgence pour la déduction transcendantale de 1781. Entre-temps cependant, le criticisme a rencontré ses objecteurs. En effet, dans les *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* de 1786, Kant prenait soin, dans une longue et célèbre note de la préface, de répondre à une objection dirigée contre la Déduction par le recenseur anonyme du traité d'un certain Ulrich⁹. Ce recenseur soupçonnait précisément la déduction kantienne de reposer tacitement sur une harmonie préétablie entre les lois de l'entendement et les phénomènes. Il va sans dire qu'une telle lecture signifie la faillite de l'ensemble du projet critique et on peut comprendre que Kant ait tenu à faire une mise au point dans cette note, qui annonçait d'ailleurs une nouvelle version, à paraître, de la déduction. Toutefois, la recension du livre d'Ulrich n'est que l'une des manifestations de la tentation que peut représenter une thèse innéiste forte en philosophie théorique. Déjà en 1783, dans ses *Prolégomènes*, Kant avait pris position contre Crusius et ce justement dans un passage résumant l'enjeu de la Déduction

⁹ *Premiers Principes métaphysiques de la science de la nature*, AK IV, 474-476, note; tr. dans *Oeuvres philosophiques* II, p. 372-374, note. Voir à ce sujet Hans-Ulrich Baumgarten, »Kant und das Problem einer prästabilierten Harmonie. Überlegungen zur *transzendentalen Deduktion* der Verstandeskategorien«, *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 51 (1997), p. 411-426.

transcendantale des catégories¹⁰. D'ailleurs la mention par Kant du mot «implanté» au §27 de la *Critique* de 1787 nous permet de conclure qu'il y prend pour cible tout autant le recenseur anonyme de l'*Allgemeine Literatur Zeitung* que Crusius lui-même. Ce dernier, en effet, utilise volontiers le mot «implanté» (*eingepflanzt*) qu'il considère comme un synonyme d'«inné¹¹». Or, il est notoire que Kant entre en discussion avec Crusius dès les tout débuts de sa carrière et il serait intéressant de savoir si le problème de l'origine des concepts de l'entendement tel que posé par Crusius a été pris en compte par Kant au moment de la gestation de la critique. Pour mémoire, il est peut-être utile de rappeler que la lettre à Marcus Herz du 21 février 1772 stigmatisait déjà la théorie de l'«harmonie intellectuelle préétablie» de Crusius¹². Il caractérisait alors cette théorie de la façon suivante: «Crusius admit certaines règles innées de jugement, et certains concepts que Dieu a déjà implantés dans l'âme humaine sous la forme qu'ils doivent avoir pour se trouver en harmonie avec les choses.» Il classait alors cette théorie, comme du reste celle de l'*influx hyperphysicus* de Platon et Malebranche, parmi celles qui reposent sur un recours inacceptable au *deus ex machina*. Mais est-ce à dire qu'au moment de la *Dissertation* par exemple Kant avait déjà entrevu la supériorité du schème d'explication qu'illustre le modèle de l'épigenèse? C'est du moins ce que tendent à confirmer les *Reflexionen* gravitant autour de la problématique de cet écrit.

¹⁰ *Prolégomènes*, §36, AK IV, 320, note; tr., p 96, note. Voir à ce sujet Gordon Treash, "Kant and Crusius. Epigenesis and Preformation", dans G. Funke et T. Seebohm (eds), *Proceedings of the Sixth International Kant Congress* (1985), Volume II/1, Washington, The University Press of America, 1989, p. 95-108.

¹¹ Voir à ce sujet Giorgio Tonelli dans son introduction à Christian August Crusius, *Die philosophischen Hauptwerke*, Tome I, Hildesheim, Georg Olms, 1969, p. XXVII. Il ne faut pas exclure, par ailleurs, que l'hypothèse d'un parallélisme entre la sphère psychologique et l'univers matériel puisse viser Hume. Cf. David Hume, *Enquiry Concerning the Human Understanding*, Sect. V, Part II, Oxford, The Clarendon Press, 1902, p. 55.

¹² Kant, Lettre à Marcus Herz du 21 février 1772, AK X, 131; tr. dans *Oeuvres philosophiques* I, p. 693.

2 - Les concepts purs de l'entendement: acquis ou innés?

Au préalable, un constat s'impose: Kant n'a aucunement recours à la métaphore de l'épigenèse dans la *Dissertation* de 1770. Mais la situation est tout autre lorsque l'on consulte les *Reflexionen* de cette époque, qui en anticipent ou en prolongent les résultats. En effet, Kant y revient à plusieurs reprises sur le problème de l'origine des concepts, notamment des concepts de l'entendement, et compare alors toutes les alternatives imaginables -- comme dans la lettre à Herz, sauf qu'il prend soin le plus souvent d'ajouter sa propre solution. Par exemple, la *Reflexion* 4275 rédigée vers 1770-1771 dresse le tableau suivant des diverses options:

Crusius explique les principes réels de la raison d'après le système de la préformation (à partir de principes subjectifs), Locke, tout comme Aristote, d'après l'action physique, Platon et Malebranche d'après l'intuition intellectuelle, nous d'après l'épigenèse à partir de l'usage des lois naturelles de la raison¹³.

Si l'on fait abstraction de l'intuition intellectuelle attribuée à Platon et Malebranche, cette énumération laisse clairement anticiper le §27 de la *Critique*: la solution empiriste comme *generatio aequivoca*, le préformationnisme de Crusius et l'épigenèse kantienne. Au demeurant, le travail de Kant au cours des années soixante-dix est animé par des préoccupations similaires. Ainsi la *Reflexion* 4859, remontant à la seconde moitié des années soixante-dix, répond de la manière suivante à la question de l'«origine des concepts transcendants»: «1- par intuition mystique, 2- par action physique, 3- par préformation et 4- par épigenèse intellectuelle¹⁴». Ce passage, tout comme le précédent, a beau être clair et bien tranché dans ses divisions, il nous apprend peu de choses nouvelles, sinon que Kant n'a aucune hésitation à recourir à l'épigenèse pour caractériser sa propre position, sans même prendre soin de préciser qu'il s'agit d'une métaphore. Il faut à vrai dire se pencher sur un autre fragment de la même époque, si l'on veut connaître les raisons qui poussent Kant à favoriser l'épigenèse. Or, c'est précisément l'aspect dynamique et créateur de l'épigenèse qui fait sa supériorité sur la préformation. Et de ce point de vue, curieusement, l'épigenèse des concepts se rapproche de la thèse empiriste en ceci que le concept n'est pas donné ou constitué au départ. Les théories kantienne et lockéenne font en

¹³ *Refl.* 4275, cf. *Refl.* 4446 (1769-72), 4866, 4893: AK XVII, 492, 554, AK XVIII, 14-15, 21.

¹⁴ *Refl.* 4859 (1776-1778), AK XVIII, 12.

ceci front commun contre l'innéisme intégral inhérent à la théorie de la préformation.

Les concepts sont-ils simplement des *educta* (préformation) ou des *producta* (épigénèse)?

{des *producta* par l'action physique {empirique} ou par la conscience de la constitution formelle de notre sensibilité et de l'entendement, à l'occasion de l'expérience, donc néanmoins des *producta* a priori, pas des *producta* a posteriori.}

La doctrine des idées innées conduit à l'enthousiasme mystique < *Schwärmerei* >. Les [idées] acquises le sont a priori ou a posteriori¹⁵;...

L'avantage que présente cet extrait, c'est qu'en plus d'indiquer qu'il y a deux manières de produire des concepts, l'empiriste et l'épigénétique, le texte pose le problème de la distinction entre épigénèse et préformation en termes d'idées acquises et d'idées innées. Kant prend donc fermement le parti de l'acquisition contre l'innéisme. Et ici la *Schwärmerei* entraînée par le parti pris pour l'innéisme vise sans doute Platon, mais elle touche également Crusius, dont Kant n'hésite jamais à classer le théorie préformationniste sous la même rubrique¹⁶.

Évidemment, l'alliance de Kant avec Locke en vue de faire échec à Crusius a quelque chose de stratégique. Il s'agit de faire front commun contre l'innéisme au nom de l'acquisition. Bien sûr, Locke part du principe de la table rase et l'acquisition dans ce cas se fait *a posteriori*. Ce qui est très différent de l'acquisition *a priori* propre à l'épigénèse. Et pourtant Kant se découvre des affinités avec Locke dans la mesure où la physiologie de la raison procède d'une interrogation authentique sur la *genèse* de nos représentations conceptuelles. Par là, Locke montre sa supériorité vis-à-vis du rationalisme dogmatique, ^{pour} par lequel le problème de l'origine des représentations n'est pas pris au sérieux. Ainsi en est-il de Wolff, par exemple¹⁷. Mais ce dernier n'est pas le seul à faire preuve d'indifférence quant à l'origine des représentations. Avant lui Leibniz a fait montre du même désintérêt. C'est en fait Locke qui l'a poussé à prendre position dans le livre premier des *Nouveaux essais sur l'entendement humain*¹⁸. Et encore,

¹⁵ Refl. 4851, AK XVIII, 8; tr. F.-X. Chenet dans Emmanuel Kant, *Manuscrit de Duisbourg (1774-1775)*. *Choix de Réflexions des années 1772-1777*, Paris, Vrin, 1988, p. 140.

¹⁶ Refl. 4894, AK XVIII, 22; cf. Refl. 5637, AK XVIII, p. 275.

¹⁷ Refl. 4866, AK XVIII, 14; tr. F.-X. Chenet, p. 143-144. Cf. Refl. 4446, AK XVII, 554.

¹⁸ Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Livre I, Chapitre 1, *Die philosophischen Schriften* (Gerhardt), Tome 7, voir en particulier pour le thème de la «préformation» le §11, p. 77. Mendelssohn développera la théorie préformationniste des

Leibniz s'y contente-t-il d'adopter le point de vue de la raison paresseuse, celui de l'innéisme. Aussi le kantisme se distingue-t-il d'emblée du rationalisme en ce que l'une des préoccupations premières de la *Critique*, en marge de l'étude de l'étendue et des limites de la raison pure, consiste à retracer l'origine de ses concepts. Or, d'après les extraits que nous venons de lire, Kant prend le parti de l'acquisition. Mais la question n'est pas réglée pour autant. Encore faut-il comprendre ce que signifie un processus d'acquisition tourné non pas vers les données empiriques, mais vers «la conscience de la constitution formelle de notre sensibilité et de l'entendement». L'allusion ici à la «forme» ainsi qu'aux sphères «sensible» et «intellectuelle» n'est pas sans rappeler le titre exhaustif de la *Dissertation* de 1770, vers laquelle nous devons maintenant nous tourner en dépit du fait qu'elle ne comporte aucune mention de l'épigenèse, car elle présente des développements décisifs sur la production des concepts.

Plutôt que de procéder à l'aide du couple épigenèse/préformation, la *Dissertation* joue sur l'opposition acquis/inné, la question centrale étant celle de l'origine de la forme et des principes des mondes sensible et intelligible. Kant opte à nouveau ici pour l'acquisition, du moins en ce qui a trait à la production de l'espace et du temps de même que des concepts de l'entendement à titre de représentations. C'est qu'au départ de telles représentations ne sont pas données, elles doivent être constituées. À l'encontre de la thèse empiriste néanmoins, l'esprit n'est pas entièrement dépourvu de ressources, il possède en lui les germes de ce qui deviendra la représentation de l'espace et du temps, ainsi que la représentation des divers concepts purs de l'entendement. Plutôt que de recourir à un vocabulaire métaphorique comme il le fera plus tard dans la *Critique* («germes» et «dispositions»), Kant parle de lois de l'esprit, qui sont à proprement parler «innées» bien qu'elles ne fournissent d'emblée à la conscience aucune représentation. Celle-ci, en effet, ne peut naître que de la mise en oeuvre de ces lois à l'occasion de l'expérience. En d'autres mots, la représentation *a priori* ne peut voir le jour qu'à l'issue d'un processus de l'esprit régi par des lois innées.

concepts à l'occasion de sa présentation de l'analyse conceptuelle. Voir Moses Mendelssohn, *Abhandlung über die Evidenz in Metaphysischen Wissenschaften* (1764), dans: Moses Mendelssohn, *Gesammelte Schriften*, Tome II, Stuttgart/Bad Cannstatt, Fromman-Holzboog, 1972, p. 273-274. L'emploi répété des mots *eingewickelt* et *entwickelt* est l'indice ici du recours métaphorique à la préformation.

L'intuition pure comme représentation ne peut être obtenue que par un acte d'abstraction opéré après-coup, à même les opérations de l'esprit. L'extrait suivant, encore qu'il porte exclusivement sur l'espace et le temps, illustre à souhait cette savante dialectique de l'acquis et de l'inné chez Kant, laquelle nous aide à voir clair dans les remarques trop allusives contenues dans les *Reflexionen* que nous avons parcourues. Il s'agit du dernier alinéa du Corollaire au §15:

Enfin une question se présente, comme d'elle-même, à l'esprit de chacun: L'un et l'autre concept [espace et temps] sont-ils *innés* ou *acquis*?... Ce qu'il faut dire, c'est que les *deux concepts* sont sans aucun doute *acquis*, non point qu'ils soient abstraits des objets des sens (car la sensation donne la matière, mais non la forme de la connaissance humaine), mais ils sont abstraits de l'action même par laquelle l'esprit coordonne, selon des lois permanentes, ses sensations; ce sont des sortes de types immuables, qui doivent donc être connus intuitivement. Les sensations, sans doute, provoquent cet acte de l'esprit, mais elles ne donnent pas l'intuition; il n'y a donc d'inné que la loi de l'âme selon laquelle elle unit, selon un rapport déterminé, les sensations qui lui viennent de la présence d'un objet¹⁹.

On doit d'abord faire remarquer que cet extrait consacré à l'espace et au temps décrit très explicitement un processus qui s'applique aussi à la genèse des concepts purs de l'entendement. Du moins, c'est ce qui ressort du §8 consacré aux «premiers principes de l'usage de l'entendement pur». Tout comme dans le cas des intuitions pures, il y est question de «concepts acquis», qui sont «abstraits des lois inhérentes de l'esprit (réfléchissant sur les actions qu'il effectue à l'occasion de l'expérience²⁰).» Cette description de la genèse des concepts purs nous porte à faire deux constats. Le premier, dont nous devons reporter à plus tard la discussion, concerne la présence, dans la théorie kantienne de l'épigenèse du début des années soixante-dix, d'un certain type d'innéisme. En effet, si Kant refuse le principe de la *tabula rasa*, il faudra se pencher sur la nature précise des déterminations que fait peser sur la faculté de connaître cet arrière-plan métaphysique. Le second constat, qui s'impose à nous avec plus d'urgence, touche le statut de ces développements pré-critiques en regard de la philosophie transcendante. Bien que plusieurs résultats de la *Dissertation* aient été intégrés dans la *Critique de la raison pure*, rien ne dit que le processus d'acquisition qui vient d'être décrit ici corresponde à la question de l'origine telle qu'elle se posera dans l'Esthétique et la Logique transcendantales.

¹⁹ *Dissertation de 1770*, §15, Corollaire, AK II, 406; tr. dans *Oeuvres philosophiques I*, p. 658, souligné par Kant.

²⁰ *Dissertation de 1770*, §8, AK II, 395; tr., p. 642.

Il n'est pas aisé de retracer dans la *Critique* un cheminement semblable à celui de la *Dissertation*, ne serait-ce qu'en raison du fait que Kant fait en 1781 peu de cas du problème de l'innéisme. Comme nous l'avons vu, ce sont surtout les lecteurs de la *Critique* qui ont ravivé la question et contraint Kant à prendre position. Ainsi, après avoir répondu à Crusius et au recenseur anonyme de l'ouvrage d'Ulrich, Kant sera-t-il de nouveau amené en 1790 à défendre les acquis de la *Critique*, contre un représentant de l'École wolffienne cette fois: Johann August Eberhard. Kant est encore ici confronté à l'hypothèse d'un innéisme radical, mais cette fois sa défense sera particulièrement explicite. Renonçant à la métaphore de l'épigenèse, il reproduit fidèlement le subtil équilibre proposé dans la *Dissertation*. C'est dire qu'en dépit du tournant transcendantal opéré avec la *Critique*, la solution apportée en 1770 au problème de l'origine de la connaissance pure semble pouvoir être maintenue²¹.

3 - Le choix du modèle de l'épigenèse en biologie

C'est dans l'*Unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu*, rédigé en 1762, que Kant pour la première fois adhère officiellement à la théorie biologique de l'épigenèse. Même si celle-ci n'est pas mentionnée nommément, pas plus d'ailleurs que sa rivale, la préformation, la description qu'il donne des deux schèmes d'explication ne présente aucune équivoque possible pour les commentateurs, et encore moins pour les lecteurs de l'époque²². En vérité, ce ne sont pas deux mais trois théories que Kant discute en regard du problème de la génération du vivant. Il évalue chacune d'elles du point de vue du rôle qui est dévolu aux individus de chaque espèce dans le processus de procréation. En d'autres mots, il s'agit de savoir à quel degré l'intervention du surnaturel est requise dans une genèse du vivant qui demeure, quoi qu'on en aie, toujours mystérieuse pour l'entendement humain. Là où

²¹ Cf. *Sur une découverte selon laquelle toute nouvelle critique de la raison pure serait rendue superflue par une plus ancienne*, AK VIII, 221-222; tr. dans *Oeuvres philosophiques II*, p. 1351, souligné par Kant. Voir à ce sujet Wayne Waxman, *Kant's Model of the Mind. A New Interpretation of Transcendental Idealism*, Oxford, Oxford University Press, 1991, p. 118-155.

²² Voir à ce sujet Erich Adickes, *Kant als Naturforscher*, Tome II, Berlin, De Gruyter, 1925, p. 427-428; Peter McLaughlin, *Kant's Critique of Teleology in Biological Explanation. Antinomy and Teleology*, Lewiston/Queenston/Lampeter, Edwin Mellen Press, 1990, p. 7-24.

l'intervention du surnaturel est sollicitée le plus directement et le plus systématiquement, c'est lorsque Dieu prête son concours à l'occasion de chacun des actes d'accouplement afin d'engendrer la vie, les lois mécaniques habituelles étant inaptes à rendre compte de ce processus. Cette théorie est très manifestement une variante de l'occasionalisme. En ce qui a trait à la théorie de la préformation, celle-ci apparaît en revanche comme une variante de l'harmonie préétablie: plutôt que d'être appelé à prêter vie à chaque nouvel individu au fur et à mesure de l'histoire de l'espèce, le créateur intervient une seule fois, au commencement des temps, et dote les premiers exemplaires de chacune des espèces de la totalité des embryons vivants nécessaires aux générations à venir. Kant considère comme inutile cette prétendue économie du recours au surnaturel, puisqu'en réalité Dieu est tout autant sollicité par la théorie de la préformation que par l'occasionalisme. Dans les deux cas, la nature est jugée inapte à assurer elle-même par sa propre dynamique la reproduction des espèces.

La troisième théorie étudiée par Kant, il fallait s'y attendre, offre précisément l'avantage de conférer à la nature un rôle de premier plan dans le processus de l'engendrement des embryons. D'où l'insistance de Kant sur l'aspect «productif» des géniteurs au moment de l'accouplement. L'extrait suivant présente tour à tour l'occasionalisme, le préformationnisme et l'épigenèse du point de vue du degré d'intervention du surnaturel.

Il faut donc de toute nécessité, ou bien, à chaque accouplement, attribuer directement la production du fruit à une opération divine, ou bien accorder à un premier arrangement divin des plantes et des animaux une aptitude [*Tauglichkeit*] non seulement à développer [*auswickeln*] des individus semblables à eux-mêmes selon une loi naturelle, mais encore à les produire [*erzeugen*] réellement²³.

Cette aptitude à la production des rejetons repose, comme on le voit, sur une «capacité», ou encore, comme il le dit ailleurs, sur une faculté (*Vermögen*²⁴) dont les individus de chaque espèce seraient dotés. Mais s'il s'agit là du modèle retenu par Kant en 1762, ce dernier est bien obligé d'admettre qu'il ne peut fonder son adhésion strictement sur l'évidence empirique. Il convient que, tant du côté de l'épigenèse que de la préformation, la démonstration expérimentale du bien-fondé de chaque théorie se heurte à des «difficultés» considérables. Il n'ose même pas

²³ *L'unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu* (cité ci-après *Fondement*), AK II, 115, cf. 136; tr. dans *Oeuvres philosophiques I*, , p. 379, cf. 403.

²⁴ *Fondement*, AK II, 114; tr., p. 378.

entamer une discussion des thèses de naturalistes comme Buffon et Maupertuis, tellement la science de l'époque est à ses yeux chancelante. Délaissant toute tentative de confirmation empirique, il avoue que c'est au fond pour des motifs métaphysiques qu'il accorde sa préférence à l'épigenèse. Or, la nature de cette motivation peut s'avérer particulièrement intéressante pour nous en regard de l'usage métaphorique que fera Kant de l'épigenèse.

En tout état de cause, les indications contenues dans le texte de l'*Unique fondement* sont assez minces. Kant évoque au passage la nécessité de respecter ce qu'il appelle la «loi de la fécondité de la nature». Si la nature doit être elle-même féconde, il faut réprimer la tentation de faire intervenir des causes transcendantes qui viennent rompre son «unité²⁵». Déjà à cette époque, Kant a adopté la devise selon laquelle il faut respecter l'ordre de la nature, c'est-à-dire sa légalité interne, sous peine de rendre impossible tout usage de l'entendement à son endroit. C'est du reste ultimement à un argument du même genre qu'aura recours la *Dissertation* pour justifier le refus des systèmes métaphysiques de l'occasionalisme et de l'harmonie préétablie. Une fois de plus, c'est la primauté accordée à l'«ordre» interne de la nature qui l'emporte²⁶. Si l'on se réfère enfin à la troisième *Critique*, il faut convenir que les résultats sont tout aussi ténus. Le §81 reprend dans une très large mesure l'argumentation de l'*Unique fondement* de 1762²⁷. Il ne fait que redire que l'épigenèse concède à la nature tout le processus d'engendrement des générations ultérieures.

À cette étape de l'exposé, j'aimerais faire intervenir un élément métaphysique qui n'est pas explicitement mentionné par Kant dans le contexte de l'épigenèse, mais qui se situe sans aucun doute à l'horizon de toute la discussion. Il s'agit d'un argument relatif aux substances finies, dont la formulation remonte précisément à l'époque de la rédaction de l'*Unique fondement*. En effet, les notes prises par Herder au cours de métaphysique de Kant (1762-1764) comportent une thèse particulièrement éclairante sur le rapport qu'entretient Dieu avec les

²⁵ *Fondement*, AK II, 113; tr., p. 376.

²⁶ *Dissertation de 1770*, §§22 et 30, AK II, 409, 418; tr., p. 663, 676.

²⁷ *Critique de la faculté de juger*, §81, AK V, 424; tr. dans *Oeuvres philosophiques* II, p. 1226. Les remarques de Kant semblent ici insuffisantes, ainsi que l'a noté Reinhard Löw dans *Philosophie des Lebendigen. Der Begriff des Organischen bei Kant, sein Grund und seine Aktualität*, Francfort, Suhrkamp, 1980, p. 168-190.

substances qu'il a créées. Karl Ameriks, dans un texte récent, a qualifié cette thèse d'«argument de la retenue», au sens où Dieu est contraint de faire preuve de modération dans l'influence qu'il exerce sur les substances finies²⁸. En vérité, il n'est pas permis d'attribuer le monopole de l'action dans le monde au créateur, au point où les substances finies seraient réduites à la pure passivité. Dieu ne peut en fait agir sur les substances qu'en faisant appel à leurs forces propres. Même pour recevoir une influence, une substance doit réagir, donc agir d'une certaine façon. Ce principe de retenue trouve une formulation particulièrement heureuse dans un fragment remontant, selon toute vraisemblance, au tournant des années 1770:

Si toute passion de la substance est en réalité la détermination de l'activité du sujet passif, alors aucune substance ne peut être déterminée de manière interne, pas même par Dieu, à des accidents autres ou plus grands que ceux qui sont possibles en vertu de sa propre nature; car autrement une autre force fondamentale ou une autre substantialité serait produite en elle, (et) elle serait ainsi transformée, et il n'y aurait pas d'identité du sujet²⁹.

Cette *Reflexion* est aisément applicable au problème de l'engendrement du vivant dans la mesure où, entre autres, elle laisse apparaître au grand jour la difficulté inhérente à l'occasionnalisme et au préformationnisme (en biologie). C'est que dans aucun des deux cas le géniteur n'est lui-même responsable de l'engendrement du rejeton: il faut qu'une force extérieure lui soit en quelque sorte surajoutée, soit directement (occasionnalisme) ^{soit} ~~ou~~ en différé (préformation). Cela signifie que l'individu n'est pas lui-même à l'origine du processus de procréation. Il n'est qu'un réceptacle passif. Mais l'intervention du surnaturel postulée par ces deux théories vient rompre son intégrité et son identité comme être naturel. Or, ce thème de l'«identité» est capital, comme nous allons le voir à l'instant. Pour ce qui est toutefois de l'épigenèse prise dans son sens purement biologique, on comprend pourquoi dans l'*Unique fondement* Kant insistait sur le fait que la nature a doté la plante ou l'animal d'une «capacité» propre de se reproduire. Déjà l'intégrité de l'organisme vivant lui apparaissait comme un enjeu déterminant.

La thèse métaphysique de la retenue nous permet de revenir au §27 de la Dédution transcendantale et d'en tirer les conclusions qui s'imposent. Pour le dire succinctement, Kant

²⁸ Voir Karl Ameriks, "The critique of metaphysics: Kant and the traditional ontology", dans P. Guyer (ed.), *The Cambridge Companion to Kant*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 263.

²⁹ *Ref.* 3581 (1769-1770), AK XVII, 71.

serait tout à fait justifié de reprocher à Crusius de ne pas avoir appliqué à son explication de la causalité le principe de la retenue. Le texte du §27 stipule très clairement que dans la métaphysique préformationniste la conscience assiste passivement à l'enchaînement nécessaire des représentations. La loi de la causalité est implantée dans le sujet par le créateur et elle régit non pas peut-être à son insu, mais à coup sûr malgré lui, le cours des représentations à l'intérieur de la conscience. Nous avons vu qu'en conséquence celle-ci est réduite à «ressentir» cette nécessité comme une contrainte. Dans sa conscience même, le sujet selon Crusius se trouve dépossédé.

Il en va tout autrement du modèle de l'épigenèse appliqué à la raison pure. Jusqu'ici, nous avons insisté sur le fait que les catégories demandent à être *acquises* grâce à un acte de la pensée. C'est pour cette raison que l'expression «*pensé par soi-même*» apparaît en italiques dans le texte du §27: la catégorie exige d'être produite à partir de dispositions innées. Mais l'expression soulignée comporte aussi la mention du «*selbst*»: *pensé par soi-même*. Et c'est ici qu'intervient l'enjeu central de l'identité du sujet connaissant, dont il faut déplorer l'absence chez Crusius. On connaît l'importance du rôle du «je pense» dans la Dédution. Or, quoi de plus naturel de la part de Kant que d'y revenir tacitement dans cette section finale où il dresse le bilan. En fait, le «je pense» n'est pas qu'une proposition analytique indiquant l'identité tautologique du sujet avec lui-même. Il n'est pas non plus ce simple spectateur qui doit pouvoir accompagner toutes les représentations. Car alors la Dédution ne dépasserait pas le point de vue de Crusius. Non, le «*ich denke*» chez Kant ne traduit rien d'autre qu'un «*ich verbinde*»: je relie. Il y a ainsi une activité de liaison des représentations qui non seulement procède du sujet connaissant, mais qui est consciemment assumée par lui comme son oeuvre propre. Aussi ne faut-il pas se surprendre de ce que l'argument de la retenue chez Kant comporte une visée anti-spinoziste³⁰. La métaphore de l'épigenèse et la thèse métaphysique qui lui est sous-jacente viennent au fond confirmer en fin de parcours que l'activité mais aussi l'identité du sujet sont requises pour que la causalité accède au rang de catégorie de l'entendement et pour qu'avec son aide un objet soit produit. Mais ce dernier aspect, celui de l'engendrement de l'objectivité de l'objet de l'expérience, relève en propre de la *Critique*. Ce n'est qu'à cette étape que Kant parvient à résoudre le problème de l'accès à l'objet posé dans la lettre à Marcus Herz de 1772.

³⁰ Voir à ce propos Kant, *Leçons sur la théorie philosophique de la religion* (Pölitz), AK XXVIII-2.2, 1052. Cf. K. Ameriks, *ibid.*, p. 263.

L'objet n'est plus désormais en soi, mais pour le moi. Il va sans dire que la métaphore de l'épigenèse au §27 se voit enrichie de cet aspect additionnel, alors que les *Reflexionen* entourant la *Dissertation* n'y ont recours que pour l'engendrement de la catégorie comme représentation, sans égard à l'objet, auquel les déterminations ontologiques adhèrent de façon non problématique. Mais cela ne fait que confirmer la constance dont Kant fait montre en regard du caractère productif du sujet.

Dans ce qui précède, nous avons tenté d'apporter certains éléments de réponse à la première des deux questions que nous avons posées. Il s'agissait de savoir en quel sens précis la téléologie inhérente à la raison exerce une détermination sur son déploiement. Or, nous avons découvert que la raison, comme disposition naturelle, est balisée de telle sorte qu'elle puisse parvenir par elle-même à une logique de la vérité. L'autonomie théorique du sujet connaissant est ainsi pleinement maintenue, si bien que la vérité transcendantale relève de sa responsabilité. Ceci est si vrai que ce même sujet peut aussi sombrer, et par sa propre faute, dans une logique de la non-vérité. En effet, l'apparence transcendantale n'est pas d'emblée une erreur mais, comme le précise Kant, une incitation à l'erreur.

Tout ceci nous conduit à la seconde question, mise de côté au début de notre démarche. D'après ce que nous venons de dire, toute la *Critique* ne repose-t-elle pas sur un recours dogmatique à la téléologie? En d'autres mots, la critique kantienne de la métaphysique dogmatique ne dépend-elle pas elle-même d'une métaphysique qui opère de manière subreptice dans la *Critique*? L'objection est sérieuse, car elle menace l'ensemble du projet critique, surtout quand on constate que des décisions métaphysiques remontant à la période précritique continuent d'être déterminantes ici. Kant a-t-il les moyens de faire face à une telle objection? Je donnerai simplement l'indication suivante. Il y a en fait un autre endroit dans la *Critique* où Kant fait intervenir le concept de «germe». Il s'agit du chapitre sur l'Architectonique. Kant nous y apprend que le système de la raison pure, en effet, ne se constitue pas comme par génération spontanée, mais bien plutôt sur la base de dispositions finales inscrites dans la raison comme faculté. Le système semble se déployer conformément à une idée. Or, c'est un fait que Kant a introduit à la fin de la Dialectique transcendantale une théorie de l'*idée*, plus précisément une théorie du recours légitime à l'*idée*, à titre de concept régulateur. C'est dire qu'il serait possible

de justifier le caractère non dogmatique de la métaphysique sous-jacente à la *Critique* à l'aide de l'un des résultats de la *Critique*: la théorie des idées régulatrices. La téléologie inhérente à la raison comme disposition naturelle se verrait donc cautionnée par le caractère pour ainsi dire «autoréférentiel» de la *Critique*³¹. Par là, il serait possible de satisfaire l'exigence de cohérence interne et d'éliminer l'apparente contradiction.

Mais cette cohérence, qui repose sur l'application au système critique de la théorie du recours légitime à l'idée, ne vient régler qu'un aspect purement formel propre à la méthodologie philosophique. En revanche, la théorie générale de l'idée régulatrice ne peut se porter garante du contenu concret que donne Kant à l'idée du système critique. Par-delà le problème de la cohésion interne du discours se pose donc celui de la vérité des développements concrets de la *Critique*. Elle doit être mesurée à un autre critère. À vrai dire, elle ne peut être jaugée qu'à l'aune de la chose-même. C'est par sa puissance de dévoilement et sa force de monstration que le système critique doit être jugé. Or, ceci nous obligerait à ouvrir le cadre de la discussion. Nous avons vu ce qu'il en est de la liberté théorique, mais il faudrait aussi montrer que le même type de téléologie régit aussi la philosophie pratique. Qu'il suffise de dire pour terminer que la philosophie critique aux yeux de Kant lui-même ne peut faire l'économie de présuppositions métaphysiques déterminées. Qui sait? Peut-être est-ce ce que Kant avait à l'esprit lorsqu'il confiait à son ami Herz, au lendemain de la publication de la *Critique*, que celle-ci contient au fond la «métaphysique de la métaphysique»³²?

³¹ Voir à ce sujet, ma contribution "Self-Referentiality in Kant's Transcendental Philosophy" dans H. Robinson (ed.), *Proceedings of the Eighth International Kant Congress*, Vol. II, Milwaukee, Marquette University Press, 1995, p. 259-267.

³² Kant, Lettre à Marcus Herz du 11 mai 1781, AK X, 269.